

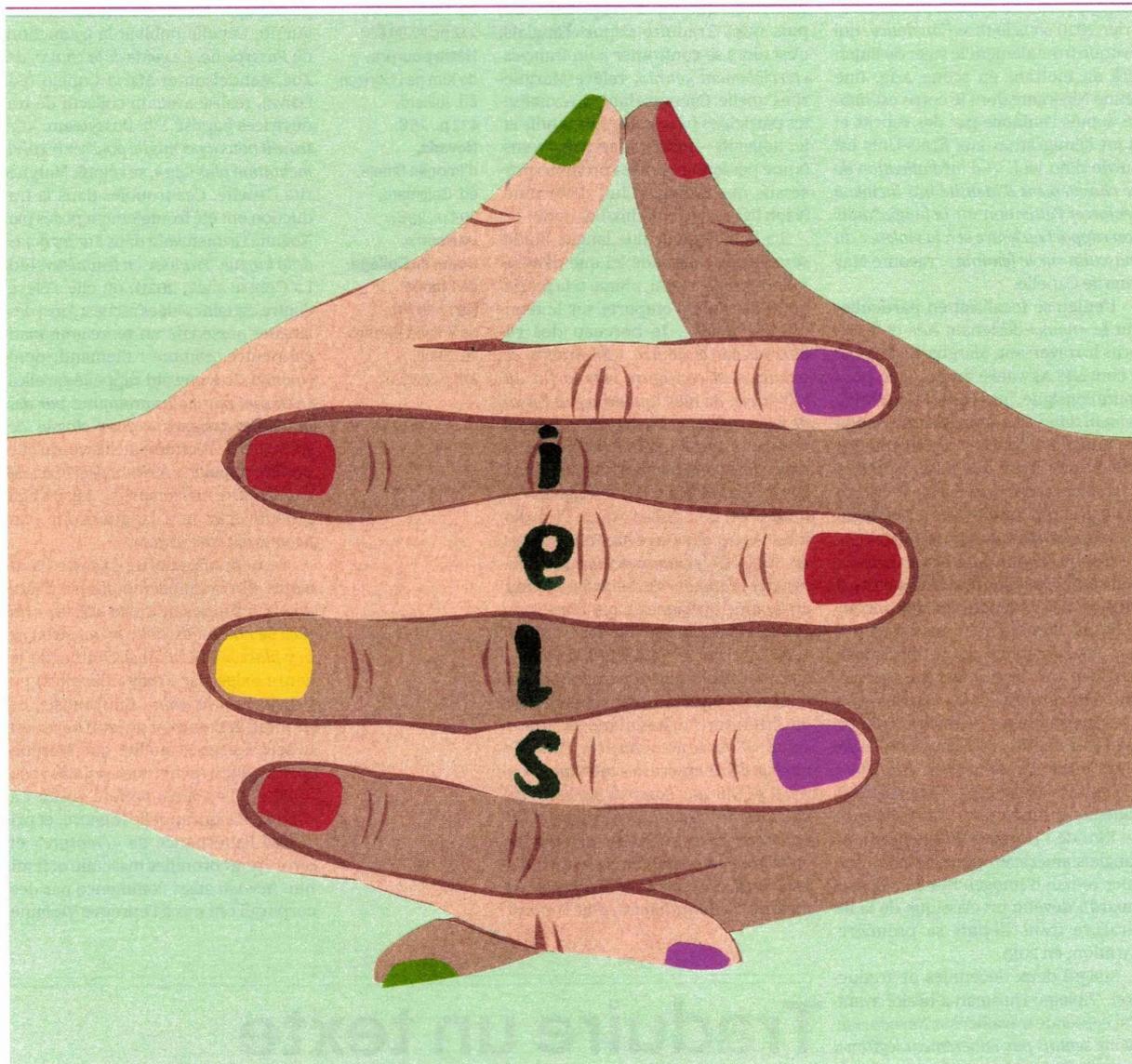


PENSER

VOYAGER

VIVRE

AUTREMENT



Traduire sans trahir

Contourner le masculin comme le féminin, dénicher le bon mot épïcène... et rester juste : l'émergence de la littérature transgenre offre de joyeux casse-tête aux traducteurs.

Akwaeke Emezi a fait vivre une drôle d'expérience à sa traductrice. En 2018, Marguerite Capelle traduit depuis deux ans lorsque Gallimard lui confie son premier roman remarqué, *Freshwater*. Sa traduction a coïncidé avec une actualité singulière : les changements d'identité de celle qui était jusque-là présentée comme écrivaine nigériane. « *Alors que je travaillais sur le texte, Akwaeke Emezi a commencé à* »

PENSER AUTREMENT

» se définir comme “trans non binaire”, puis a évolué en se disant “non humain”, se souvient Marguerite Capelle. Ces changements reconfigurent son approche du roman, publié en février 2020 sous le titre *Eau douce*, qui évoque frontalement le sujet de l'identité en mettant en scène Ada, une jeune Nigériane dont le corps est habité depuis l'enfance par des esprits et dont l'émigration aux États-Unis est suivie d'un viol. « *La médiatisation de ce changement d'identité m'a incitée à renforcer l'attention sur la langue dans son rapport au genre et à la violence du masculin sur le féminin* », raconte Marguerite Capelle.

L'enjeu se focalisait en particulier sur le « nous » désignant Ada et les esprits la traversant. Marguerite Capelle a consulté Akwaeke Emezi. Qui, pour toute consigne, lui a écrit : « *Gender is a human thing.* » Le genre est une catégorie humaine, dont les esprits qui possèdent Ada n'ont que faire. Après réflexion, la traductrice écarte l'écriture inclusive, qui aurait « *figé les ambiguïtés, alors qu'il fallait restituer le trouble* ». Ce trouble a confronté Marguerite Capelle à des questionnements inédits, à l'instar des traducteurs qui accompagnent l'émergence aussi récente que spectaculaire d'une littérature produite par des auteurs transgenres. En cette rentrée, ces nouvelles voix nous parviennent à travers trois romans, et depuis trois langues : l'espagnol pour *La Mauvaise Habitude*, d'Alana S. Portero (éd. Flammarion), l'allemand suisse pour *Hêtre pourpre*, de Kim de l'Horizon (éd. Julliard), et l'anglais américain pour *Nevada*, premier roman d'Imogen Binnie (éd. Gallimard), devenu un classique de la littérature trans depuis sa première parution, en 2013.

Malgré deux décennies de traduction, Violaine Huisman a hésité avant d'accepter de travailler sur *Nevada*. « *Je ne me sentais pas entièrement légitime pour traiter cette question sensible.* » Cette traductrice, aussi connue comme romancière, a finalement accepté. D'abord parce qu'elle avait auparavant traduit l'essai *De la liberté. Quatre chants sur le soin et la contrainte*, de Maggie Nelson (éd. du Sous-sol, 2022), dont les réflexions sur le genre en ont fait une « *voix déterminante de la littérature queer* ». Ensuite parce que la proximité sociale avec Imogen Binnie l'a convaincue de sa légitimité : « Nevada

est écrit dans un style très oral, avec une voix issue du milieu littéraire de Brooklyn, dans lequel j'ai évolué et que je connais parfaitement », explique la traductrice, qui vit à New York depuis 1998. Traduire depuis l'anglais, c'est alors se confronter à un français « *terriblement genré* », relève Marguerite Capelle. Car notre langue sexualise les participes passés, les substantifs et les adjectifs – mais pas certains noms (« une personne »), ni les pronoms possessifs que l'anglais, lui, détermine (« son livre » devient « his/her book »).

La bataille pour une langue fluide serait donc plus rude ici que dans le monde anglo-saxon, même si la patrie où le masculin l'emporte sur le féminin est aussi... le berceau des réflexions sur le neutre. « *En France, ce terrain s'est configuré vers la fin du XX^e siècle, de 1985 (quand parut l'essai de Luce Irigaray Parler n'est jamais neutre) à 2002 (quand fut publié le cours de Roland Barthes sur “Le neutre” au Collège de France)* », soulignait Camille Fort, de l'Université de Picardie Jules-Verne, dans la revue *Palimpsestes*, en 2008. Ce « *champ de bataille théorique et pratique* » s'est ensuite étendu en Grande-Bretagne et aux États-Unis, « *où la réflexion sur “the ungendered” – c'est ainsi que le traduit Judith Butler – a puissamment contribué aux études féministes* », poursuit cette chercheuse en littérature britannique et américaine : « *Sous ce nouveau nom, il a été le moteur d'une expérience théorique nouvelle : définir un champ de pensée original, un entre-deux sexuel, éthique et linguistique susceptible de déjouer ce qu'Irigaray nomme “la primitive disjonction des personnes et des choses”, et Barthes “le paradigme”, soit l'opposi-*

À LIRE

La Mauvaise Habitude,

d'Alana S. Portero, éd. Flammarion, 272 p., 22,50 €.

Hêtre pourpre,

de Kim de l'Horizon, éd. Julliard, 432 p., 25 €.

Nevada,

d'Imogen Binnie, éd. Gallimard, 304 p., 23 €.

Le Neutre.

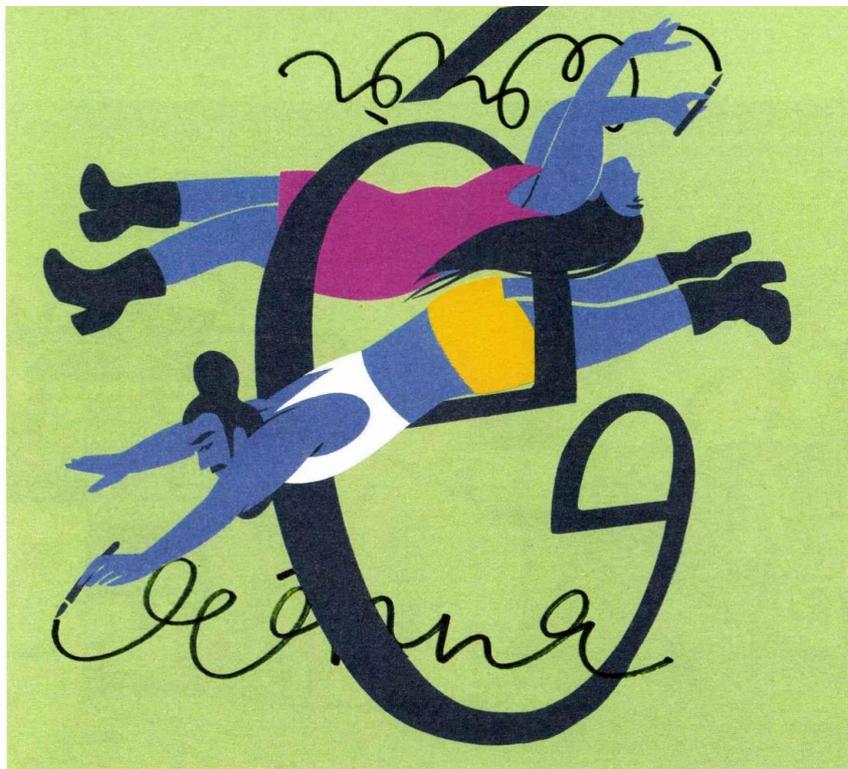
Cours au Collège de France (1977-1978), de Roland Barthes, éd. Seuil, 276 p., 23 €.

tion systématique de termes virtuels, dont le masculin/féminin. »

Signe des temps, le cours de Roland Barthes sur le neutre a été réédité au printemps. Au même moment, Marguerite Capelle publiait la traduction de *Pussypedia. Le guide de la chatte*, de Zoé Mendelson et Maria Conejo (éd. Dalva), réalisé avec un collectif de traductrices baptisé... la Pussyteam. « *Ce travail nous a permis de pousser l'expérimentation plus loin* », se réjouit Marguerite Capelle. Ces troubles dans la traduction ont été frontalement posés par Noémie Grunenwald dans *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s* (éd. La Contre-allée, 2021), où elle s'élève contre certaines idées reçues. Ainsi des langues possédant un genre grammatical neutre, comme l'allemand, dont Noémie Grunenwald rappelle qu'elles « *n'en sont pas moins pratiquées par des individus assignés à deux classes de sexe* ». Ou de l'écriture inclusive, qu'elle préfère appeler « *écriture dégenrée, démasculinisée ou féminisée* », car il s'agit de subvertir une langue dont « *les femmes ont été exclues* ».

Ce défi, Marguerite Capelle l'a affronté dès la deuxième phrase de *Eau douce*, à propos du corps d'Ada : « *J'ai vécu de nombreuses vies avant qu'on ne m'y place.* » Elle a ainsi contourné le genre exigé par « *they* » (ils/elles) en privilégiant le « *on* ». En français, ce pronom descendant du latin *homo* est le seul épïcène, qualité que Marguerite Capelle a recherchée pour le vocabulaire. Elle a ainsi préféré « *avide* » à « *affamé.e* », qui appelle le genre, et privilégié l'alternance de « *créature* » et « *être* » pour brouiller masculin et féminin. *Nevada* aussi commence par des corps qui ont mis à l'épreuve Violaine

Traduire un texte depuis l'anglais, c'est se confronter à un français « terriblement genré ».



Huisman : « La première page contient une scène de sexe entre deux personnes en transition où est employée l'expression "to go down on someone", désignant le sexe oral sans spécifier de genre. Pour le dire crûment, est-ce qu'elles se "lèchent" ou se "sucent" ? »

Au-delà, la difficulté du texte d'Imogen Binnie tenait à son oralité : « Le livre est truffé de "I was like", qu'on traduirait par "genre" en français. Mais je ne pouvais employer ce mot en permanence dans un livre portant sur ce sujet, donc j'ai alterné avec "style". » C'est aussi une formule du langage parlé qui a donné du fil à retordre à Margot Nguyen Béraud, traductrice de *La Mauvaise Habitude*, d'Alana S. Portero, fiction d'inspiration autobiographique sur son parcours de jeune femme coincée dans un corps masculin. « La narratrice oscille entre les genres, selon qui la perçoit. Il fallait être très attentive au texte », témoigne cette traductrice de l'espagnol depuis dix ans. Ainsi, le terme familier « *maricón* » – équivalent de « pédé » ou « tarlouze » – diffère selon les contextes. Tantôt péjoratif, tantôt affectueux dans les milieux queer, où le mot devient « ma cocotte ». « Cette fantaisie en espagnol permet une vulgarité qui ne

passerait pas en français », souligne Margot Nguyen Béraud.

Il y a la géographie des langues, mais aussi celle des époques : la force littéraire d'Alana S. Portero est de « gérer les mots qu'elle s'est tapés toute sa jeunesse ». À l'époque, l'étiquette « transgenre » n'existait pas. « Elle parle de "travesti" et de "transformisme" comme dans les années 1980, poursuit sa traductrice, mais avec une grande subtilité, car elle ne l'appuie pas. » Cette finesse se retrouve dans l'étonnante initiative d'Alana S. Portero, qui a accompagné son roman d'une lettre aux libraires. « Ces dernières années, vous avez dû recevoir beaucoup de livres sur la question trans qui réduisent notre existence à un cas particulier qui doit être étudié, analysé et scruté comme si nous venions d'une autre planète. Avec *La Mauvaise Habitude*, j'ai voulu démontrer que cette frontière est aussi inexistante que déshumanisante, que l'on peut faire de la littérature depuis n'importe quel angle de l'existence », écrit cette ancienne libraire.

L'adresse au lecteur, c'est ce que Rose Labourie a osé pour la première fois en dix ans de traduction pour *Hêtre pourpre*. Le roman d'apprentissage du Suisse Kim de l'Horizon re-

pousse toutes les limites : météorite qui a raflé l'équivalent du Goncourt en Suisse et en Allemagne, son livre a demandé à sa traductrice cinq mois de travail à temps plein. « Ce texte procède à plusieurs choix très radicaux, qu'il me fallait expliquer. Dans ce livre, Kim invente une nouvelle langue qu'il nomme "écriture fluide". » Chacune des cinq parties de ce long roman (quelque quatre cents pages) est écrite dans un style « complètement nouveau ». Ainsi, la deuxième ne comporte que des phrases de sept mots, la troisième emploie une langue très orale tout en pastichant des articles scientifiques, la quatrième marque la découverte de la « langue des mers » qui « s'affranchit totalement des règles et des normes » en mélangeant allemand standard et dialecte suisse de Berne, quand la dernière partie reproduit une correspondance volontairement traduite en mauvais anglais via l'application DeepL.

Cette « Note de la traductrice » justifie donc ses choix, aussi forts que ce texte visant à « déconstruire la binarité de genre ». Kim de l'Horizon a pu s'appuyer sur le recours au neutre grammatical de l'allemand pour ne pas gêner « *das Kind* », protagoniste central du roman. Si « *l'enfant* » échappe à la binarité, Rose Labourie devait trancher concernant les accords exigés par le mot : « J'ai choisi de ne pas retenir le point médian [signe typographique utilisé par l'écriture inclusive pour insérer les formes féminine et masculine d'un même terme, ndlr] au profit de terminaisons inclusives telles que le "-ø" et le "-æ". » De son côté, Kim de l'Horizon n'a pas laissé ses traducteurs démunis. Avec ses collègues, Rose Labourie a passé une semaine en Suisse auprès de l'écrivain(e). Qui avait auparavant adressé une missive à tous ses traducteurs : « Cette lettre nous disait qu'il n'y avait aucune consigne, et nous enjoignait à nous amuser en traduisant », rapporte Rose Labourie, qui a tiré de ces mots « beaucoup de force et de courage ». Et un souffle, qui pousse les romans de ces auteurs transgenres comme le travail de leurs traducteurs, portés par un esprit que résumait Kim de l'Horizon dans la lettre qu'il leur a adressée. Où il les invitait à être, comme lui, « ludique, wild, transgressif ».

– **Youness Bousenna**
Illustrations **Anna Sommer**
pour Télérama